

Critique du sacrifice dans l'Empire romain

Lucien de Samosate, Sur les Sacrifices

Dans ce texte le satiriste Lucien de Samosate remet en question un des actes culturels les plus forts de la religion gréco-romaine : le sacrifice sanglant et critique deux grands poètes et mythographes : Homère et Hésiode.

Lucien (vers 115 - vers 190) est un écrivain né dans la partie orientale de l'Empire romain à Samosate, au sud de l'actuelle Turquie, sur l'Euphrate, dans une région qui dépendait alors de la province romaine de Syrie. De culture grecque, il fit ses études à Pergame et à Smyrne et commença une carrière d'avocat à Antioche, une des grandes métropoles d'Orient, avant d'exercer le métier de « sophiste » c'est-à-dire de conférencier et rhéteur. Maître de rhétorique itinérant, il se déplace dans plusieurs lieux de l'Empire : à Athènes, à Rome, en Gaule, en Asie Mineure. Ses conférences sont très suivies et son talent reconnu ; il gagne beaucoup d'argent, notamment en Gaule. Vers 150, il s'installe à Athènes, une des principales capitales intellectuelles de l'Empire et fréquente diverses écoles de philosophie. Il est attiré par l'épicurisme et adopte une attitude critique envers le stoïcisme pourtant largement apprécié de l'empereur Marc Aurèle (121-180) et des élites intellectuelles. Vers 163, il revient à Antioche et Samosate puis séjourne en Égypte vers 185, où il occupe un poste administratif. Il meurt sans doute à Athènes vers 190.

Lucien est un polygraphe. Son œuvre est très variée et abondante, environ 80 ouvrages ; il a écrit des essais historiques, philosophiques, littéraires, des dialogues, des contes, des pamphlets, de la poésie, ainsi que des traités dont ressortit l'ouvrage intitulé « Sur les sacrifices ». Dans ce texte, il décrit et dénonce le rituel du sacrifice gréco-romain, un sacrifice sanglant au caractère répugnant servi, selon lui, par des prêtres « peu religieux ». Sur un mode satirique, Lucien remet en question le sacrifice comme modalité de communication avec le divin : il raille les tractations que font les hommes avec les dieux et le fait qu'ils sacrifient à une divinité en échange d'un service.

Lucien s'élève contre la représentation anthropomorphique des dieux, auxquels les hommes prêtent des sentiments et des travers humains ainsi que l'humanisation de la représentation des figures divines. Ce jugement s'accompagne de la dénonciation des fantaisies mythologiques d'Homère ou d'Hésiode dont il raille les récits de la naissance des dieux, ou des amours de Jupiter. Véritable critique des formes traditionnelles et ritualistes de la religion gréco-romaine, ce texte s'inscrit cependant dans une tradition ancienne de dérision des rites et des croyances religieuses et dans un contexte d'interrogations et de remise en question de la religiosité populaire. Lucien était proche des milieux épicuriens et ce texte trahit un certain scepticisme à l'égard de la religion traditionnelle.

Quand on voit éclater l'ineptie des hommes dans les sacrifices, les fêtes, les supplications des dieux, quand on considère ce qu'ils leur demandent, les vœux qu'ils leur adressent, l'opinion qu'ils s'en forment, il faudrait être, à mon avis, bien chagrin, bien morose, pour ne pas rire de tant d'extravagances. Cependant, avant d'en rire, je crois qu'il est bon de se demander si l'on peut appeler ces gens-là religieux ou misérables ennemis de la divinité, dont ils se font une idée basse et indigne au point de croire qu'elle a besoin des hommes qu'elle se plaît à leurs adorations et qu'elle se fâche de leur indifférence [...]

Il suit de là que les dieux, probablement, ne font rien sans retour. Ils vendent les biens aux hommes et on peut leur acheter la santé moyennant un jeune bœuf. Pour quatre bœufs on a les richesses, et la royauté pour une hécatombe. Il en coûte neuf taureaux pour revenir sain et sauf d'Ilion à Pylos et une vierge de sang royal, pour naviguer d'Aulis à Troie. Hécube n'a-t-elle pas fait marché avec Minerve, au prix de douze bœufs et d'un voile, que la ville ne serait pas prise ce jour-là? On peut croire qu'il y a une foule de choses qui se vendent un coq, une couronne, un grain d'encens. [...]

Voilà les superbes récits que les poètes nous débitent sur les dieux, et ils nous en apprennent de bien plus belles encore sur Vulcain, Prométhée, Saturne, Rhéa, et presque toute la famille de Jupiter; puis, pour nous les raconter, ils invoquent au début de leurs poèmes les Muses qui leur soufflent l'esprit divin. Alors, quand ils en sont remplis, ils chantent que Saturne, après avoir châtré Coelus (Uranus), son père règne à sa place et dévore ses enfants comme l'Argien Thyeste; que Jupiter, soustrait par Rhéa, qui lui substitue une pierre, est exposé dans l'île de Crète et nourri par une chèvre, comme Télèphe par une biche et le Perse Cyrus par une chienne. Bientôt il chasse son père, le jette en prison, et se fait roi à son tour. Il épouse plusieurs femmes, et, en dernier lieu, Junon, sa sœur, à la mode des Perses et des Assyriens. D'un tempérament amoureux et porté aux plaisirs de Vénus, il peuple bientôt le ciel de

ses enfants, nés les uns de ses égales, les autres bâtards et de race terrestre et mortelle. Le galant, en ces rencontres, se fait tour à tour pluie d'or, taureau, cygne, aigle, plus changeant enfin que Protée. Minerve est la seule qu'il engendre, après l'avoir conçue dans son cerveau. Quant à Bacchus, il le tire à moitié formé du ventre de sa mère consumée, l'enferme dans sa cuisse, et s'y fait pratiquer une ouverture au moment d'accoucher. [...]

Les dieux, qui sont assis auprès de Jupiter, car il convient, quand on est si haut, de prendre un haut style, ont les regards abaissés vers la terre et ils semblent faire le guet pour voir quelque feu allumé, quelque fumée en l'air s'enroulant en spirale; et dès qu'un homme leur offre un sacrifice, les voilà tous la bouche ouverte au-dessus de cette fumée, humant le sang versé sur les autels, absolument comme des mouches, tandis que, lorsqu'ils prennent leurs repas chez eux, ils se nourrissent de nectar et d'ambrosie. [...]

Bientôt on élève des temples aux dieux, afin sans doute qu'ils ne soient pas sans feu ni lieu; on leur fait faire des statues, en invoquant l'art d'un Praxitèle, d'un Polyclète, d'un Phidias. Je ne sais pas trop où ces artistes ont pris leurs modèles, pour nous représenter Jupiter barbu, Apollon toujours adolescent, Mercure orné de poil follet, Neptune avec des cheveux bleus, Minerve avec des yeux gris. Cependant ceux qui entrent dans les temples ne se figurent plus qu'ils ont devant eux de l'ivoire indien, de l'or extrait des mines de Thessalie, mais le fils même de Saturne et de Rhéa, que Phidias a fait descendre du ciel, qu'il a chargé de veiller sur les déserts de Pise, et qui s'estime heureux lorsque tous les cinq ans, on lui offre quelque sacrifice à Olympie.

Les autels une fois dressés, les prières et les vases d'eau lustrale établis, on amène des victimes, le laboureur conduit le bœuf qui a traîné sa charrue; le berger, son agneau; le chevrier, sa chèvre; celui-ci, de l'encens, celui-là, un gâteau, le pauvre se rend le dieu favorable en lui baisant la

main droite; les sacrificateurs, car je reviens à eux, couronnent l'animal, après avoir examiné avec soin s'il n'est pas impur, de peur de faire un mauvais sacrifice, le conduisent à l'autel et l'égorgent sous les regards du dieu; et, tandis qu'il mugit avec douleur, présage naturellement favorable, ils mêlent à ce son lugubre les accords de la flûte sacrée. Comment douter que les dieux ne soient ravis de ce spectacle !

Une loi affichée défend de s'avancer vers les vases d'eau lustrale à quiconque n'a pas les mains pures et cependant le prêtre ne s'y tient-il pas debout, tout sanglant, comme le Cyclope, disséquant la victime, arrachant les entrailles, déchirant le cœur, répandant le sang autour de l'autel et se livrant à toutes sortes de pratiques peu religieuses ? Enfin il allume un brasier, il y place la chèvre avec sa peau, la brebis avec sa laine; l'odeur

divine monte aussitôt dans les airs et gagne insensiblement le ciel. [...]

Tant de superstition accréditée dans l'esprit du vulgaire a moins besoin, selon moi, d'un censeur, que d'un Démocrite et d'un Héraclite l'un, pour rire de la folie des hommes; l'autre, pour pleurer sur leur ignorance. »

Lucien de Samosate, Sur les Sacrifices, Œuvres complètes, traduction Eugène Talbot, Paris, Hachette, 1912, pp. 193-199, BNF/Gallica.